Document généré le 4 août 2025 06:59

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Du Saguenay à Montréal, place à la famille

Anne Élaine Cliche, *La sainte famille*, Triptyque, 1994, 246 p., 20 $.

Lise Tremblay, *La pêche blanche*, Leméac, 1994,120 p., 15,50 $.

Julie Sergent

Numéro 77, printemps 1995

URI : https://id.erudit.org/iderudit/38477ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Sergent, J. (1995). Compte rendu de [Du Saguenay à Montréal, place à la famille / Anne Élaine Cliche, *La sainte famille*, Triptyque, 1994, 246 p., 20 $. / Lise Tremblay, *La pêche blanche*, Leméac, 1994,120 p., 15,50 $.] *Lettres québécoises*, (77), 18–19.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1995

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Anne Élaine Cliche, *La sainte famille*, Triptyque, 1994, 246 p., 20 $.
Lise Tremblay, *La pêche blanche*, Leméac, 1994, 120 p., 15,50 $.

Du Saguenay à Montréal, place à la famille

Tandis que Lise Tremblay poursuit, dans *La pêche blanche*, une œuvre toute de nuances, de brièveté et de simplicité, Anne Élaine Cliche nous plonge, avec *La sainte famille*, dans un volcan d'émotions, de rêveries et d'érudition.

ROMAN
Julie Sergent

AH... LES HISTOIRES DE FAMILLE ! On en a tous. Même ceux qui n'en ont pas.

On a tous un registre intérieur où se trouvent inscrits le jour où papa aurait dit ça, la fois que maman n'aurait pas, le secret qui nous lie et nous déchire tous, et machin et machine, t'en souviens-tu ? je n'oublierai jamais, ça me poursuit, ça me fait mal, ça me fait moi.

Frères et sœurs, descendants d'une même lignée, chacun transporte son histoire de famille, un ensemble de paroles et de gestes qui sont à peu près les mêmes pour chacun, qu'on taît, ou alors dont on rit ou pleure sans gêne à la moindre réunion de clan. Mais chacun transporte également son histoire particulière avec la famille, des petits riens ou des énormités dont il fut l'objet privilégié, qui le distinguent des autres, voire qui le mettent en position conflictuelle.

C'est cette histoire de famille, mais avec elle, aussi, les variations habitant ses membres qui font l'objet des derniers romans, extrêmement différents dans la forme, d'Anne Élaine Cliche, *La sainte famille*, et de Lise Tremblay, *La pêche blanche*.

Entre deux frères : un père, et la mer...

Chaque hiver, au Saguenay, lorsque la glace est bien prise, les pêcheurs installent leur cabane sur la rivière pour la pêche sous la glace. C'est «la pêche blanche». Pendant ce temps, la rivière Saguenay n'est plus le majestueux espace qu'elle est d'ordinaire, à l'usage quasi exclusif des angoisses de grands. Ainsi garnie de petits rectangles multicolores, comme autant de cubes Lego sur un lit de ouate, elle devient aussi un baume à l'ennui des petits.

Et pourtant. «Je n'ai jamais vu les cabanes», écrit Simon, de son motel de San Diego, à son frère cadet Robert, toujours installé au Saguenay. «Il a toujours refusé de nous y emmener. Je lui en veux encore.» (p. 24)

«Il», c'est le père des deux garçons, ou plus justement des deux hommes, qui ont plus de trente ans désormais. Et bien que Simon ait déserté depuis quelques décennies le nid familial pour la côte Ouest, la longeant du nord au sud au gré des saisons, il ne cesse d'être le fils inlassablement poursuivi par son passé, par «[...] une cuisine trop propre, un homme qui n'a pas dormi depuis trente ans et un mot» (p. 60).

Ce mot, c'est «infirme», comme son père l'appelait, dégoûté par la légère malformation qui afflige son fils et qui le fait boitiller.

> *Je peux être des mois sans penser à lui puis sentir ma jambe traîner derrière moi, me souvenir de ses yeux sur cette jambe, et je me mets à le haïr avec intensité, je veux le tuer, lui tordre le cou dans son garage.* (p. 106-107)

Depuis vingt ans qu'il sillonne d'un bout à l'autre la côte du Pacifique, Simon rêve d'avoir un jour le courage de remonter vers le nord-est et d'enfin tuer celui qui le hante, celui par qui il existe si mal. Mais ce n'est qu'un rêve, son secret, sa vermine, le début d'une histoire qu'il réécrit sempiternellement dans un cahier qu'il n'adresse à personne.

Jusqu'au jour, du moins, où il écrit à son frère Robert et lui montre un pan de sa haine. «Je lui en veux encore.» (p. 24)

C'est peu ici, sans doute, comme démonstration de haine, mais c'est suffisant quand, entre deux frères, existe l'entente de ne jamais parler de la famille.

Malgré son propos, *La pêche blanche* n'est pas un roman psychologique mais bien davantage un roman d'atmosphère, dans lequel, avec une étonnante économie de mots, l'auteur expose, à coups de petites descriptions toujours assez subtiles, sensibles, les malaises qui accompagnent comme un nuage noir (qui n'explose jamais) la vie quotidienne de chacun.

On sent bien que le but n'est pas de démonter les relations problématiques entre le père et ses fils et d'en arriver à une explication, un jugement, voire à la guérison de l'un ou l'autre des personnages,

mais plutôt de montrer le plus justement ce qu'ils sont (voire de laisser au lecteur, s'il le désire, le soin de l'analyse). Montrer Simon, errant parmi d'autres voyageurs, tournant le dos au Saguenay pour viser le Pacifique mais n'ayant d'yeux, au fond, que pour la rivière défendue de son enfance. Montrer Robert, poursuivant tant bien que mal son rôle de bon garçon, mais qui, entre les angoissantes visites hebdomadaires à ses parents, entre sa femme aigrie et tous les habitants de la ville engoncés dans leurs petites habitudes provinciales, ne rêve lui-même que d'une maison où il aurait la meilleure vue sur la rivière. Montrer deux frères à des lieues l'un de l'autre, mais également pris dans la mélancolie du passé tel qu'il aurait dû être, leur main dans la main du père, marchant vers les cabanes de la pêche blanche.

De la famille et de la mort

À l'inverse de ces deux variations sur l'air de la famille telles qu'elles sont illustrées dans *La pêche blanche*, sans grand déploiement, celles de *La sainte famille* exigeront, pour être appréciées, une oreille sensible à des airs, comment dire, moins mozartiens, plus wagnériens ? Bref, il faudra être prêt ici pour quelque chose de beaucoup plus complexe.

C'est qu'Anne Élaine Cliche en donne beaucoup, d'histoires, de membres de la famille, de références à ceci ou à cela, à travers six variations qui risquent à tout moment de nous faire perdre le fil. Qui risquent, seulement, et qui, c'est heureux, ne le font jamais tout à fait. Car à travers les six voix qui nous parlent, aussi différentes soient-elles, ce sont les mêmes graves moments de l'histoire d'une famille qui nous reviennent.

Au départ du fil d'Arianne, l'événement déclencheur de toutes les confessions : Pierre, un petit garçon de trois ans, à cause d'une étrange maladie de la peau qui le consume tout entier, subitement s'éteint. Restent son père, un sculpteur, Paul Mosse, et sa compagne, professeur de littérature et écrivain, Anne Samson. Et les autres membres du clan Mosse, dont les trois frères de Paul, et leur nièce, qui, l'un après l'autre, nous apparaissent, jonglant avec les émotions et les souvenirs que fait naître en eux ce coup du mauvais sort.

Anne Élaine Cliche

Tour à tour, ces six personnages ressasseront, entre autres événements, les morts anciennes, auréolées de mystère : celle de la grand-mère de Pierre, Laure Garneau, Montréalaise, catholique, morte en 1963, à l'âge de trente ans; celle du grand-père, Élie-Jacques Mosse, Montréalais, juif converti au catholicisme par son mariage, mort en 1990; celle des trois frères d'Élie-Jacques, dont les corps seront livrés de Pologne à Montréal, dans des boîtes que jamais quiconque ne se donnera le devoir d'ouvrir.

Mais tour à tour, également, puisque l'histoire se fait avec des individus, les six personnages dévoilent ce qui fait leur essence.

Assurément le personnage le plus intellectuel du roman, et dans lequel on reconnaît l'auteur elle-même, Anne Samson, dans une première variation intitulée «Le tombeau», intègre l'histoire de la famille Mosse, et surtout les bouleversements que la mort du petit Pierre crée dans sa vie, à l'écriture d'un roman intitulé *La mue*. Cela donne un premier chapitre dans lequel alternent les extraits de ce roman, les réflexions sur la littérature et son enseignement — «Puisque la radiographie consiste à voir au-delà de la peau, demande le professeur à ses étudiants, que pouvons-nous dire de la peau en littérature si nous prenons pour acquis que l'écriture est un acte radiographique ?» (p. 30) —, des réflexions également sur le judaïsme et le catholicisme, de même que des scènes, plus nettement romanesques, qui montrent l'écrivain dans sa vie quotidienne de professeur, d'amante, de confidente.

Mais outre le fourmillement d'idées et d'émotions, ce que ce premier chapitre montre assez clairement, et qui deviendra de plus en plus évident au fil des suivants, c'est l'étonnante adresse avec laquelle Anne Élaine Cliche saute d'un genre littéraire à l'autre.

Si, comme le professe le personnage de l'écrivain, «tout existe partout pour aboutir à un livre» (p. 23), on comprend avec *La sainte famille*, que le livre, pour être cet aboutissement, doit s'adapter absolument à tout.

Ainsi, dans la deuxième variation, «Le deuil», où l'on voit le père de l'enfant, Paul Mosse, se vautrer sur un «bonhomme-détritus» (mélange de craie, de colle, de sperme, de cendre, de crachat, de rognures d'ongles et de peaux mortes amassés à même le sol de l'atelier où il se terre), le livre devient une suite de fragments témoignant de la vie du père désormais hachurée. Avec la troisième variation («L'héritage»), la voix est donnée au frère «sérieux» de la famille, banquier, qui choisit le cadre solennel du testament pour communiquer ses confidences à la famille. La quatrième variation («Le linceul») est une longue diatribe adressée à l'écrivain par un autre des frères, mouton de plus en plus noir, qui l'accuse de vampiriser, au nom de l'art, la famille Mosse. Dans le cinquième chapitre («La prière»), quasiment tout entier un monologue — dont le ton assez lunatique n'est pas sans rappeler quelques fameux morceaux de *Belle du Seigneur* —, c'est la jeune cousine du petit mort, Clara, qui y va à son tour de sa variation sur le thème de la mort. Enfin, la musique est davantage à l'honneur dans la sixième variation («L'interprétation») qui montre, dans une première scène, le frère cadet, pianiste, en train de travailler sous la direction de son maître les *Variations Goldberg* et dans une seconde, le frère lui-même en position de maître, guidant le travail d'un ami violoncelliste.

À quoi le tout rime-t-il ? On peut penser que *La sainte famille* rime à beaucoup de choses, en fait, que nous percevrons, ou non, selon notre propre histoire et nos connaissances. Mais chacun y reconnaîtra assurément une écriture puissante et, peut-être plus encore, la merveilleuse certitude qui habite l'auteur : il n'y a rien que les mots ne puissent traduire.

VEILLEUX
IMPRESSION À DEMANDE INC
De père en filles...
1340, rue Gay-Lussac, section 4, Boucherville (Qc) J4B 7G4
Tél : (514) 449-4593 • Fax : (514) 449-4596